

## Atelier « Acteurs »

### Peut-on parler d'un tournant actoriel ?

#### Synthèse collective

André-Frédéric Hoyaux, Romain Lajarge, Solène Gaudin, Christophe Guibert, Sylvain Guyot, Régis Keerle, Jean-Pamphile Koumba, Yann Leborgne, Yvon Le Caro, Caroline Lenoir, Françoise Philip, Emmanuelle Renaud-Héliier, Eugénie Terrier, Anne Winter, Charles-Edouard Houllier-Guibert, Sébastien Jacquot.

#### Plan

##### Introduction

*Le point de vue de Romain Lajarge : Activons les acteurs !*

##### A. Tout change mais rien ne bouge

##### B. Une triple nécessité du recours à l'action et/ou à l'acteur en géographie

- 1) Raison de méthode : qualifier l'action dans l'espace
- 2) Intérêts problématiques : analyse les processus plutôt que les résultats
- 3) Perspectives théoriques : vers un constructivisme actoriel ?

##### C. Questions, écueils et précautions pour l'usage de la terminologie « acteurs »

- 1) Différencier l'acteur parmi l'ensemble des actants
- 2) Accepter l'ensemble des synonymes
- 3) User à la fois des classifications pour expliquer et des typologies pour comprendre
- 4) Poser la question de méthode
- 5) Ajouter là a question de « l'expression des acteurs », celle de « l'interprétation des actions »
- 6) Reconnaître que l'acteur agissant n'est pas nécessairement un acteur institutionnalisé
- 7) Différencier « capacité à agir » et « ressources pour agir »
- 8) Donner du sens au jeu des acteurs et chercher les logiques de l'action

##### D. Une posture de recherche interactionniste ?

*Le point de vue d'André-Frédéric Hoyaux : Acteurs ou interacteurs ?*

## A. Légitimité de l'acteur

## B. Visibilité de l'acteur

## C. Les paradigmes interactionnistes autour de la question de l'acteur

- 1) Premier paradigme : l'interaction
- 2) Second paradigme : la construction
- 3) Troisième paradigme : l'interprétation
- 4) Quatrième paradigme : la compréhension

## D. Les niveaux d'objectivation des réalités géographiques construites par l'acteur

### Conclusion

- 1) Des perspectives différentes
- 2) Tout individu est acteur
- 3) Des paradigmes privilégiés pour cette appréhension et compréhension de l'acteur
- 4) Le refus des catégories a priori
- 5) La question des déterminations

### *Éléments bibliographiques*

## Introduction

Parmi les 16 participants de l'atelier Acteurs, les deux auditeurs, R. Lajarge et A.F. Hoyaux ont entrepris de rédiger, dans un premier temps, un compte rendu consistant des débats, à partir de notes prises durant les deux journées, avec la volonté d'inclure les positions de chaque participant, de manière illustrative ou argumentative. Ces deux textes ont été ensuite relus par tous, avec la possibilité de réagir pour approfondir ou présenter un éclairage différent, ce qui se traduit par des cadres inclus dans les textes. Les cadres en pointillé sont une illustration des éléments théoriques à partir des éclairages particuliers offerts par chaque participant et les cadres pleins incarnent le positionnement a posteriori de ces mêmes participants, complétant ou infléchissant le propos. Plusieurs lectures sont possibles à partir de ce long texte : d'une part, une lecture linéaire qui consiste à esquisser les encadrés pour comprendre l'architecture générale du propos ; d'autre part, la possibilité de lire les encadrés qui accompagnent le texte en précisant ou mettant en cause des points par trop généraux qui ont besoin d'éléments concrets. La conclusion de ce texte souligne les convergences des deux auditeurs, en n'omettant pas les points de différence. En effet, cette synthèse ne manifeste pas un consensus à caractère total entre les participants, mais tel n'est pas le but de la démarche. A partir de questionnements communs, il s'agit non de produire un ensemble de thèses partagées mais de développer des visions, éventuellement discordantes, reposant sur des bases assumées.

Le texte de R. Lajarge constate la concomitance de micro-phénomènes qui fondent l'action et de méta-phénomènes qui changent le monde. Tout en tenant compte de la logique de l'individu qui agit en interaction, R. Lajarge donne une place aux structures et interroge les surdéterminants sociaux en mettant en avant les inégalités sociales. Parmi les huit points qu'il a recensé dans les débats de l'atelier, trois proposent de délimiter l'acteur, trois points s'intéressent à la méthode pour étudier l'acteur, et les deux derniers mettent en avant l'interactionnisme. Le point huit est l'aboutissement de sa réflexion pour analyser « ce qui change ».

Le texte d'A.F. Hoyaux est construit comme un cadrage théorique et méthodologique du concept d'acteur. Il se structure autour de citations provenant des différents textes des participants. Ces citations sont des points d'ancrages qui ont pour but d'exemplifier le propos sans forcément permettre aux lecteurs de contextualiser le terrain d'étude et la nature même des idées développées par chaque auteur. L'optique développée est plutôt de montrer les convergences épistémologiques qui sont apparues durant les discussions en atelier. Il estime qu'à travers la place des citations dans ce texte, les lecteurs se rendent compte que deux domaines ont été particulièrement abordé lors de l'atelier : la pertinence du concept d'acteur en géographie mais surtout la pertinence de la démarche méthodologique et la portée éthique du chercheur face à son objet-sujet de recherche.

## A - Tout change mais rien ne bouge

Au « tout bouge mais rien ne change » de R. Rochefort, rappelant que la domination, l'oppression et l'exploitation continuaient à exister et fondaient la légitimité, pour la géographie sociale, de travailler sur les causes, les déterminants et les conséquences des inégalités socio-spatiales, il serait peut-être dorénavant possible de proposer un « tout change mais rien ne bouge », reconnaissant à la fois que dans ces 45 années, non seulement les problèmes se sont déplacés mais qu'ils ont probablement changé profondément de nature. Ce qui n'invalide en rien la posture de la géographie sociale, ses approches, son utilité, sa pertinence. Cependant, la recherche continue de nouveaux ancrages, de nouvelles méthodes, de nouveaux objets a amené la géographie sociale, comme d'ailleurs presque toute géographie, à aller au-delà de ses thématiques classiques et à s'investir de plus en plus dans des champs connexes. Effectivement, tout paraît changer. La mondialisation change le rapport à la distance ; l'individualisation croissante de la société change le rapport aux autres ; la libéralisation économique change le rapport au travail ; la mobilité généralisée change le rapport au temps ; ... et d'autres méta-phénomènes sont encore mobilisables pour dire que le changement semble bien devenu un état bien plus qu'une étape. Changement de domicile, de voiture, de travail, de religion, de look, d'habitudes de consommation, d'amis, de conjoints, d'enfants... ne sont plus des actes isolés, marginaux et exceptionnels. Tiens, oui, d'ailleurs, ce sont des actes. Personne ne nous obligeant à changer de maison bien plus souvent que nos grands-parents, changer de voitures dès qu'un nouveau modèle nous fait envie... changements par l'action. Agir pour partir étudier à l'étranger quelque soit la transgression scalaire que cela provoque [comme le propose Eugénie Terrier]. Agir pour se saisir de l'opportunité de la présence d'une vague à Hossegor et ainsi municipaliser une image sportive [comme le propose Christophe Guibert]. Agir pour faire renaître les Cités oubliées à Gonfreville et participer à la (re-)construction d'une identité héritée [comme le propose Yann Leborgne]. Agir pour brûler des voitures dans les banlieues françaises et dire ainsi, par la violence, aux adultes du reste du monde que des jeunes existent là [comme le propose Anne Winter].

Quel avantage avons-nous à dire qu'ainsi, c'est l'action qui nous intéresse ? Quels liens peut-on faire entre les méta-phénomènes qui changent le monde et les micro-phénomènes qui fondent l'action ? A considérer, comme définition minimaliste, que l'action est ce qui modifie le rapport aux choses et aux gens, alors la géographie sociale ne peinera pas à être actancielle. Cependant, ce « rapport aux choses et aux gens » est bien d'abord de l'ordre de « l'inter » ; intervention au mieux, interpellation *a minima*, interaction toujours. Si l'action est d'abord une mise en interaction, alors les opérateurs de cette interaction vont être l'objet de tous nos soins et de quelques-unes de nos investigations. Par commodité langagière, appelons-les « acteurs ». Ainsi résumée, la posture qui pousse à mettre les théories de l'action sur la paille du géographe n'est ni d'une grande innovation, ni d'une grande prise de risque. Car il y a des théories de l'action en sciences sociales, de nombreuses théories, que la géographie réinterprète. En tout cas, tout change et il y a des acteurs partout. Chacun parvenant plus ou moins facilement à modifier son rapport aux choses et aux gens.

Evidemment, une autre partie du problème est dans le « plus ou moins ». Car, il est un fait qui se confirme encore et encore en donnant raison à P. Bourdieu contre R. Boudon : il existe bien des structurations sociales, culturelles, économiques et donc spatiales qui font que l'écart entre les « plus » et les « moins » ne se réduit pas, qu'il se reproduit, qu'il rend chaque jour plus difficile pour certains la possibilité de changer leur rapport aux choses et aux gens. Il s'agit bien alors d'un méta-phénomène. Et en la matière, on aurait volontiers la tentation de dire que « rien ne bouge ». Car, il est parfois malaisé de devenir acteur, lorsque ni les moyens, ni les ressources, ni les capacités ne permettent de s'émanciper de ses propres contraintes existentielles. Quel intérêt y a-t-il alors à faire faire à la géographie ce détour par l'action, par les théories de l'action et leurs corollaires, les acteurs, alors que

les concepts d'individus et de collectifs, d'êtres humains et d'habitants, d'actifs et de non-actifs, de détenteurs de capital spatial et de détenteurs de capital symbolique nous avaient suffit jusqu'alors ?

Eugénie Terrier rappelle ainsi que J. Lévy a été l'un des premiers à proposer et à défendre la notion de capital spatial comme élément d'appréciation des stratégies individuelles. Le capital spatial serait constitué de l'ensemble des ressources tirées de l'usage de la dimension spatiale de la société, c'est-à-dire de ce que les individus acquièrent par leurs pratiques spatiales, leurs connaissances et leur appropriation des lieux. Selon J. Lévy, ces ressources peuvent être de deux ordres : les lieux appropriés d'une manière ou d'une autre par les individus forment un patrimoine et les savoir-faire développés lors de ces actions d'appropriation constituent des compétences. Le concept de capital spatial est un objet de débat épistémologique en géographie en partie en lien avec cette utilisation ambiguë du terme de capital par des chercheurs ayant plutôt une approche par l'individu. En effet, cette notion, empruntée à P. Bourdieu et évoquant les théories structuralistes pousse à la réflexion en termes de rapports de pouvoir et de reproduction sociale des inégalités. Par exemple, les voyages réalisés pendant l'enfance avec des parents qui possèdent les ressources économiques, culturelles et relationnelles nécessaires à la concrétisation de ces voyages sont autant de lieux appropriés et de compétences difficilement accessibles pour les enfants issus de milieux plus modestes. La capitalisation des ressources que l'individu accumule grâce à ses déplacements, ses ancrages, son appropriation idéelle ou matérielle de l'espace ne peut être totalement indépendante des rapports de pouvoir et des jeux sociaux. Cependant les rapports à l'espace ne sont pas strictement déterminés par ces métaphénomènes ; J. Lévy appuie par exemple l'idée qu'il n'y a pas forcément de lien entre capital économique et capital spatial : « Les mieux dotés en capital économique ne sont pas nécessairement les mieux dotés en capital de mobilité » ; d'où la nécessité, comme le propose R. Lajarge, de s'intéresser aussi aux logiques d'acteurs qui se construisent au sein de ces contextes sociaux.

Trois bonnes raisons, théoriques, problématiques et méthodologiques paraissent l'emporter sur d'autres raisons également valables mais probablement un petit peu plus anecdotiques<sup>1</sup>. Prendre les acteurs en considération, les examiner attentivement, envisager à leur propos les opportunités et les menaces, l'intérêt scientifique et la pertinence disciplinaire permettra de dire s'il s'agit seulement d'un dos-d'âne sur la route tracée collectivement par les géographes pour la géographie ou plus profondément d'un tournant actoriel dont il est question ici.

## B - Une triple nécessité du recours à l'action et/ou à l'acteur en géographie

### **1) Raison de méthode : qualifier l'action dans l'espace**

La géographie n'a jamais été vraiment étrangère à la question de l'action, au moins au titre de ce que les matérialités marquaient l'espace, « étaient » l'espace pour les plus kantiens des géographes, et que ces matérialités étaient bien implicitement pour une partie d'entre elles, le résultat d'actions humaines. Implicitement voulant dire qu'il ne s'agissait pas nécessairement de s'intéresser au processus de l'action puisque ce que l'action produisait en tant que résultat suffisait à dire ce qu'était l'espace géographique. C'est encore probablement le cas d'une grande partie des autres géographies que celle qui, se dénommant sociale, reconnaît son objet comme essentiellement en construction permanente. Finalement, tant que l'objectif était de dire et de décrire ce qu'est l'espace géographique, la position fixiste suffisait amplement : tout d'abord fixer des objets dans l'espace afin de les saisir en

<sup>1</sup> Par exemple, la volonté de participer au renouvellement de la discipline en empruntant aux voisines leurs acquis les plus solides ou l'espoir de créer ainsi un espace de liberté pour jeunes chercheurs lassés des impasses analytiques de la recherche d'hypothétiques lois générales d'organisation de l'espace ou encore l'ambition d'inscrire des sujets de recherche dans une lisibilité sociale, économique et politique pour « les acteurs de terrain »...

les informant. Mais pour ce faire, il fallait que ces objets soient stabilisés afin de faciliter l'usage de méthodes de lecture et de dessin (puisque la géographie était une –graphie) puis dire ce qu'étaient les liens que ces objets entretenaient entre eux, afin de ne pas avoir à s'occuper de ces « opérateurs » - cachés- qui rendent possibles les liens. Ce subterfuge pratique (laissant penser que les objets dans l'espace sont animés par des forces propres) ne tient plus guère aujourd'hui et ce sont bien les mises en action qui sont interrogées.

Lorsqu'il s'agit d'expliquer la violence dans la ville, la métropolisation des campagnes, la mobilité individuelle généralisée, la patrimonialisation de la nature, la recomposition territoriale, la marchandisation de l'espace, la déstructuration du travail, ... comment passer outre une analyse de la nature de l'action qui aboutit à ces processus ? Les problèmes contemporains semblent réclamer de se pencher sur la qualification de l'action. D'abord et avant tout pour sortir des héritages en matière de classification toute faite des positions, une analyse par les acteurs permet d'identifier des catégories d'action propre au problème posé. Les classes socio-professionnelles sont par exemple des catégories en perte de vitesse, moins utilisées dans l'analyse entre autre parce qu'elles postulent qu'à niveau social équivalent, les comportements se ressembleront. On sait dorénavant que cela est de moins en moins vrai. Mais les catégories également souvent usitées, comme celles mettant en opposition deux types d'acteurs (leaders/autres, public/privé, élus/société civile...) présentent vite l'inconvénient de figer les positions relatives. Or, nous savons qu'une analyse en termes d'acteurs pose comme point de départ le statut nécessairement « multi-casquette » de l'acteur (Gumuchian et al, 2003). Sa capacité à changer de rôle, à jouer plusieurs rôles, à s'engager dans de l'action multiple, à diversifier sa présence, son intervention, le rend stratège et composite ; donc difficile à catégoriser *a priori*. Seule la qualification de l'action permet de construire des catégories d'acteurs, *in itinere*, mouvantes, adaptées au problème, datées, situées.

## 2) Intérêts problématiques : analyser les processus plutôt que les résultats

S'il existe un projet scientifique faisant des acteurs, en géographie, des clefs de lecture pour qualifier l'action, c'est probablement parce que comprendre les transformations de l'espace nécessite d'entrer dans les processus qui les génèrent. Par exemple, les villes croissent. On sait mesurer leur étendue, leurs activités, leurs populations. On sait que les facteurs de la croissance sont multiples, celui de l'attractivité est la plupart du temps dominant. On saura analyser les résultats de cette attractivité dans la ville, ou à proximité d'elle. Mais le processus qui génère cette attractivité, produisant à la fois l'effet direct de la croissance de la ville (et quelques effets indirects), continue d'interroger. Se pencher sur les processus oblige donc à s'engager dans une voie explicative, en faisant des acteurs de la construction urbanistique de la ville, de ceux de l'économie de marché, de ceux des politiques agricoles et rurales à l'entour, de ceux des transports et de l'habitat, des co-opérateurs de ce processus.

Pour Christophe Guibert, comprendre les logiques sociales à l'œuvre dans la définition d'une politique publique implique de prendre en considération les actions et les représentations structurantes d'un grand nombre d'individus ou de groupes d'individus. Par exemple, si l'action politique des élus en faveur du surf en Aquitaine est territorialisée - au sens où on ne peut saisir avec acuité les usages politiques du surf si l'on ne connaît pas l'espace social local, l'histoire du surf, la vocation touristique de la commune... – il convient de prendre en considération l'ensemble des agents de l'espace du surf au niveau national puis au niveau local. Les choix politiques municipaux sont définis à partir d'un mixte de représentations et de réalités qui permettent de justifier des actions et d'en retirer par exemple des profits en terme de développement territorial, de l'identification ou encore de la reconnaissance politique. En d'autres termes, toute politique municipale se définit à partir des propriétés communales, des représentations des élus, de l'existant sur le plan local, de l'histoire locale de l'activité... Les élus locaux ne peuvent à ce titre être autonomisés en ce sens que leurs choix ne sont pas réductibles à leurs conceptions personnelles. Ainsi, les élus de Biarritz valorisent le surf à travers la notion de patrimonialisation et le principe de « l'éternel hier »; les élus de Lacanau inscrivent durablement le surf

professionnel dans la commune ; les élus d'Hossegor mobilisent quant à eux plusieurs ressources contradictoires qui n'encouragent pas systématiquement l'essor de ce sport...

Mais alors, faut-il considérer qu'une lecture par les acteurs est nécessairement une lecture par les puissants, les dirigeants, les leaders ? Evidemment non, sinon probablement la question de l'action serait restée une question des sciences politiques. Car, tout humain est acteur au sens où tous et toutes peuvent entrer en action et participer aux processus. Enfin, « peuvent » au sens de « sont autorisés à... », ce qui ne veut bien entendu pas toujours dire « sont en capacité de... ». Les migrants des campagnes qui viennent nourrir les villes des pays en mal-développement ou les jeunes couples qui vont lotir un pavillon là où le prix du foncier le leur permet, c'est-à-dire loin de l'autoroute et/ou du périphérique peuvent être considérés comme acteurs dans le processus de croissance des villes, pour peu que l'on prenne la peine de dire ce que sont les ressorts de leurs actions. Pour peu que l'on ne s'arrête pas à seulement constater les faits. Pour peu que l'on considère l'action de ces individus mue par des volontés, des mobiles et des intentions significatives, et non pas comme des automates répondant à des injonctions à agir.

Charles-Edouard Houllier-Guibert insiste sur cette dernière phrase pour expliquer que la capacité d'agir et la volonté d'agir peuvent être différemment perçue selon chacun. Là où certaines personnes sont convaincues de ne pas pouvoir agir, même si elles le voulaient, d'autres pensent qu'à partir du moment où elles veulent, elles peuvent agir.

La capacité renvoie à un ensemble de dispositions et d'acquis d'un individu pour agir, tandis que la volonté est un ensemble d'orientations gouvernées par un principe rationnel qui laisse à l'individu un libre choix ainsi qu'un libre-arbitre pour construire une suite d'actions cohérentes. La perception de la maîtrise des actes de l'auteur varie et c'est ici la question de la conviction de soi qui est posée.

### 3) Perspectives théoriques : vers un constructivisme actoriel ?

L'enjeu est donc celui de l'autonomisation contre celui de l'automatisation [comme le propose Régis Keerle]. Considérer que l'espace social est le théâtre permanent de constructions en tension entre des acteurs composites, multiples, stratèges n'est pas, en soi, d'une grande nouveauté. *A contrario*, envisager que les forces qui alimentent les processus de construction, de déconstruction et de reconstruction (permettant alors d'expliquer les transformations de l'espace), ne sont pas préexistantes à l'action, et donc qu'elles vont dépendre notamment des interactions entre les « membres » dans et à propos de l'espace en question, constitue peut-être une proposition nouvelle des postures actorielles en géographie. Cette proposition est celle de l'autonomie relative du champ de l'action. Les acteurs seraient ceux qui sont « en action » et donc en interaction entre eux ; ainsi, ils participeraient à la co-construction des processus de transformation de l'espace. Cette proposition s'opposerait donc à celle faisant de l'action des hommes le résultat de contraintes « automatiques ». Mais il n'y aurait pas grand intérêt à utiliser le concept d'acteur si c'était seulement pour dire que les interactions expliquent les décisions englobantes et la construction des cadres de l'action du plus grand nombre. Car nous ne croyons plus guère aux cadres englobants explicatifs des faits sociaux et il est nécessaire alors de rappeler que ces interactions produisent de la relégation, des dissensions, de l'exclusion en générant des laissés pour compte, des pauvres et des exclus. Changer de focale reste donc un enjeu majeur. Préférer une lecture des processus par les acteurs, à une échelle plus micro, revient à considérer que la société se construit dans des rapports sociaux situés dans l'action et non pas seulement dans des rapports de force préexistants. « Prendre les acteurs au sérieux », pour paraphraser les ethnométhodologues, nécessite donc de s'accorder sur la dimension essentielle de ce qu'ils construisent et donc d'ancrer plus profondément dans les acquis des sciences sociales cette terminologie faussement innocente.

## C - Questions, écueils et précautions pour l'usage de la terminologie « acteur »

Le problème posé par ce terme n'est pas contenu dans son problème de définition, même si le définir n'est pas chose aisée pour le « géographiser », ou à tout moins le rendre utilisable en géographie. Il est un fait que le principal dictionnaire de géographie disponible fournit, pour la première fois, une définition en grande partie satisfaisante ; autant partir d'elle : un acteur est un « actant pourvu d'une intériorité subjective, d'une intentionnalité, d'une capacité stratégique autonome et d'une compétence énonciative » (Lussault M., 2003, 39). Lors des débats de l'école d'été de Géographie sociale à Rennes en septembre 2006, les propositions des différents intervenants ont permis de soulever 8 questions, écueils et précautions pour un usage approprié du terme d'acteur.

### **1) Différencier l'acteur parmi l'ensemble des actants**

Afin de ne pas ramener l'ensemble de l'action automatiquement à un ensemble d'acteurs (bien trop commode pour être honnête, bien trop radical pour être juste), il s'agit de repérer et de différencier les « actions » entre « actants » et « acteurs ». Les actants existent en tant que tels, productions sociales ou opérateurs de la production sociale. « Réalité sociale, humaine ou non-humaine, dotée d'une capacité d'action » (ibid, 38), catégorie générique, relativement déterminée, ils permettent de constater, de décrire, d'observer les faits tels qu'ils se passent. La ville est un actant [comme le propose Jean-Pamphile Koumba], comme la montagne, la vague, le désert ; d'autant plus si l'on signifie qu'ils sont considérés en tant que représentations humaines. La « ville », la « montagne », la « vague », le « désert » autorisant des métaphores « humaines » : la « ville rejette les pauvres à sa périphérie », « la montagne a encore tué », « la vague a bien voulu du surfeur », « le désert avance »... Mais, sans prendre de risque, il est raisonnable de considérer que la ville, pas plus que le désert ne sont des acteurs. L'acteur renvoie bien à une (ou des) personne(s) humaine(s), porteur(s) de sens propre même s'il persiste souvent de l'ambiguïté entre les termes d'usagers, d'agents, de pratiquants... [comme le propose Emmanuelle Renaud-Hellier]. Catégorie particulière dans laquelle le sens se construit en permanence, de manière relativement indéterminée, « l'acteur » en tant que concept trouve un intérêt scientifique dans la compréhension qu'il permet des processus et des dynamiques portés par des humains.

### **2) Accepter les synonymes**

Puisque les acteurs construisent quelque chose qui éclaire autrement l'action, le vocable théâtral est utile : s'il y a acteur, il y a scène de l'action, rendue visible à des spectateurs (sauf à considérer que la salle est une scène et ou alors nous aurions à faire – en utilisant un néologisme – à des « spectateurs »). Parce qu'ils sont dotés d'intentions, de visées stratégiques, de capacités et de compétences en partie visible dans l'action, alors ils sont aussi des « auteurs », au sens de créateurs, qui font advenir quelque chose dans une circonstance et une situation particulières [comme le proposent Anne Winter et Caroline Lenoir]. Mais parmi les synonymes courants, certains posent problèmes puisqu'ils relèvent d'autres catégories de l'histoire des idées en sciences sociales : agent, individu, personne, sujet... [comme le propose Françoise Philip]. Ces autres acceptions des opérateurs humains producteurs d'actions obligent à faire un détour par un grand nombre de théories de l'action (plus ou moins holistiques ou individualistes, plus ou moins déterministes, plus ou moins structuralistes, plus ou moins interactionnistes) afin de ne pas rendre le synonyme contradictoire et contradicteur. Finalement l'avantage paradoxal du terme d'acteur est d'être tellement usité qu'il gagnerait plus à être affublé d'un adjectif plutôt que d'un synonyme. Reste à savoir lesquels sont les plus pertinents.

### **3) User à la fois des classifications pour expliquer et des typologies pour comprendre**

Habituellement, dans une approche « classique » de la géographie, faire référence aux acteurs nécessite un travail de regroupement, puisque comme de nombreuses sciences sociales, ce ne sont pas les humains en tant que tels qui sont objet de préoccupations mais bien les ensembles dans lesquels les humains se trouvent. Lorsque les catégories toutes prêtes ne sont plus pertinentes, et pour autant encore trop peu critiquées, – notamment celles des CSP-Catégories Socio-Professionnelles – que l'INSEE crée et entretient avec un art consommé de la continuité statistique et parfois même avec le souci de la pertinence scientifique, alors on justifie de s'en remettre à d'autres catégories *ad hoc*... d'acteurs. On a recours alors à des classes d'individus, dont on pourrait évidemment imaginer qu'elles soient principalement définies en géographie par leur dimension spatiale. Ces classes sont construites soit selon les principes de la distribution d'un échantillon sur un axe thématique (ou sur plusieurs lorsque toutes les conditions méthodologiques sont réunies – c'est-à-dire rarement dans les enquêtes géographiques –), soit selon l'implicite et l'intuitif du chercheur (qui pousse ainsi à regrouper par exemple dans une seule classe les « acteurs étatiques » alors même que la science politique nous a montré depuis bien longtemps qu'il n'y avait probablement pas plus hétéroclite que « l'Etat »). Les typologies, en offrant la possibilité de synthétiser une posture d'un ensemble d'acteurs défendant des visées, des positions et/ou des discours communs sur un problème sont l'autre version du travail de regroupement des acteurs [comme le propose Sylvain Guyot]. Mais typologies comme classifications sont souvent animées du souci de faire disparaître les particularités individuelles, en les regroupant, en cherchant les régularités, les constances et les permanences, en les mettant en exergue dans une catégorie englobante, finalement plus facile à utiliser dans une démonstration.

### **4) Poser la question de méthode**

Car le « comment faire » est une des inquiétudes les plus récurrentes pour expliquer les difficultés à prendre plus et mieux en compte les acteurs. Avoir la certitude qu'accéder aux acteurs passe par l'analyse de discours est rassurante, mais vont-ils nous dire ce qu'on cherche ? Comment pratiquer l'entretien pour obtenir de la part des acteurs des propos utiles ? La méthodologie des enquêtes de terrain doit permettre de recueillir suffisamment de matériaux valables, de la part des acteurs, pour se mettre à l'abri contre les faux-semblants : évoquer la présence des acteurs sans se référer à eux. Or, l'entretien n'est pas une méthode si facile. Elle est peu enseignée en tant que telle dans les cursus de géographie, largement étrangère à la géographie classique alors même que l'entretien est probablement une des méthodes de base des sciences sociales, au moins depuis Weber. Que ce soit en opérant des allers-retours entre interviewés et interviewers [comme le propose Yvon Le Caro] ou en pratiquant le double entretien [comme le propose André-Frédéric Hoyaux], les innovations méthodologiques ne manquent cependant pas ! Il n'existe en tout cas pas d'impasse méthodologique pour opérer des travaux de géographie par une entrée « acteurs », pour peu que des emprunts soient faits à la sociologie, à l'ethnologie, à la linguistique, à la science politique... et/ou que soient conduites des enquêtes de terrain communes.

### **5) Ajouter à la question de « l'expression des acteurs » celle de « l'interprétation des actions »**

Puisqu'on reconnaîtra qu'il ne peut pas y avoir raisonnablement d'analyse des visées, des intentions et des stratégies des acteurs sans accéder à leurs propos, à leurs manières de dire et d'énoncer ce qu'ils mettent en actes, on reconnaîtra également que la prise en compte de « l'expression des acteurs » ne peut se suffire à elle-même. Il risque bien de se poser d'autres questions méthodologiques probablement moins instrumentales, afin de s'assurer de comprendre les ressorts de l'action, à travers et au-delà de la seule expression qu'en ont leurs protagonistes [comme le propose Charles-Edouard Houllier-Guibert]. Cette phase d'interprétation nécessite souvent des dispositifs d'enquêtes croisées, en interrogeant des acteurs sur une question connexe, en observant les proximités, les distances entre les déterminants de l'action, en traçant les contours, les effets, les

origines, les trajectoires... bref en s'immergeant dans ce qui constitue un ensemble d'actions, mêlant un ensemble d'acteurs, et pas seulement au titre de ce que les différents protagonistes disent être leur système d'acteurs ; regarder finement les acteurs imposant également de regarder tout autour d'eux. Il s'agit bien alors de retrouver le sens de l'action, parfois en reconnaissant que les acteurs ne sont pas capables de (ou ne souhaitent pas) dire eux-mêmes la signification de leurs actes.

## **6) Reconnaître que l'acteur agissant n'est pas nécessairement un acteur institutionnalisé**

Une des critiques les plus immédiates, et de laquelle il faut se prémunir, considère qu'une analyse des jeux d'acteurs consiste d'abord en une analyse des jeux de pouvoirs. La possibilité d'un acteur de se dresser contre des méta-phénomènes, de conduire une stratégie dans une certaine autonomie, de poursuivre des buts et des visées qui lui sont propres, de garantir son intérêt malgré le milieu dans lequel il évolue... n'est pas une possibilité offerte seulement aux puissants. Les travaux nombreux et récents sur l'individualisation de la société, sur la prédominance de la classe moyenne qui se définit justement elle-même comme sans pouvoir mais dans le jeu, sur la montée en puissance de représentations de soi de plus en plus individuelles, rappellent qu'il ne faut pas nécessairement être « membre » d'une institution ayant compétence à agir pour agir. Pour agir, il faut seulement « se mettre en action ». Cependant, il n'est pas non plus inutile de reconnaître que l'analyse des acteurs relève souvent de l'analyse des positions de pouvoir tenues par certains acteurs. Mais cela n'enferme pas la posture actorielle dans une perspective élitiste. Car le principe qui dote l'acteur de pouvoir n'est pas un principe institutionnel. « Toute forme d'expression (...) destinée à changer quelque chose » peut se définir comme action [comme le propose Claire Bouteloup]. Certes, être dans une institution du pouvoir aide indubitablement à avoir du pouvoir. Mais, en tant qu'acteur, créer les conditions d'exercice de son pouvoir (organisation, groupement, association, scène d'énonciation, médias...) est également une manière habituellement efficace de se doter de capacités à agir.

## **7) Différencier « capacité à agir » de « ressources pour agir »**

La capacité relève de l'acquis de l'acteur. Son capital culturel, sa formation, son activité, sa compétence reconnue, sa démarche propre, son dynamisme, sa maîtrise énonciative, ... permettent de rendre possible l'action. L'acteur détient ainsi un potentiel qu'il active plus ou moins. Lorsqu'un chercheur-expert devient acteur politique, il active sa capacité d'analyse, d'interprétation des problèmes et de construction de solutions nouvelles [comme le propose Solène Gaudin], même si au fond il s'agit aussi d'engagement personnel, militant, dans une cause. Si nous nous accordons à dire que tous les humains sont potentiellement détenteurs d'une capacité à agir dans l'espace, ce n'est pas pour autant que cette activation est fréquente. Car une autre des composantes pour agir semble bien être celle de la ressource : l'interconnaissance, l'aide, l'entraide, les réseaux, les lobbys, les groupes de pressions, les associés, les effets de lieux, la proximité... permettent de sortir l'acteur, doté de capacités à agir mais seul, de sa solitude pour lui permettre d'agir. La ressource pour agir est donc toujours contenue dans le rapport à d'autres acteurs dans une situation spatiale donnée, comme si agir avec effets nécessitait de cumuler des capacités afin de se doter de ressources collectives [comme le propose Sébastien Jacquot]. La captation de ressources externes est également nécessaire : ressources financières, techniques, procédurales... comme également l'usage des ressources symboliques (identitaires, imaginaires, mythiques...). Mais si les acteurs cherchent toujours à constituer ces ressources pour agir, ils n'y parviennent pas nécessairement.

## **8) Donner du sens au jeu des acteurs et chercher les logiques de l'action**

A ce titre, le jeu des acteurs devient intéressant à décrypter, non seulement par ce qu'il dit de la mise en relation entre des visées, intentions, objectifs différents mais associables dans des formes variées d'action collective, mais aussi par ce qu'il cache. Les acteurs ne révèlent qu'une partie de ce qui fonde les logiques de l'action. Parce qu'ils n'en possèdent qu'une rationalité très limitée, parce que

ces logiques sont le fruit direct de leurs interactions, non pré-déterminées, les acteurs permettent d'accéder aux processus eux-mêmes et non seulement à leurs résultats. Cette posture actorielle ouvre donc la possibilité de comprendre ce qui change au moment où « ça » change ; elle inscrit de fait la géographie dans les sciences sociales qui se définissent comme utiles pour peu qu'elles éclairent ce qu'est la société d'aujourd'hui, ce qui est en mouvement et ce qui pourrait demain changer.

## D - Une posture de recherche interactionniste ?

S'il faut, plus qu'avant probablement, compter sur un pluralisme explicatif [comme le propose Régis Keerle], ce n'est pas seulement pour entrer de plein pied dans l'ère de la complexité qui s'est ouverte en géographie comme dans presque toutes les sciences sociales. C'est aussi pour reconnaître que les problèmes qui se posent à la géographie ont changé de nature sous la triple influence d'un espace qu'il s'agit moins d'aménager que de réaménager, d'un écoumène qu'il s'agit moins d'étendre que d'habiter au mieux et avec précautions et, d'un rapport d'inégalités entre les hommes qui augmente alors même que la richesse du monde continue de croître.

Pour permettre à la géographie, dans son ensemble, grâce à la clé d'entrée « acteurs », de poursuivre son œuvre descriptive, compréhensive puis de s'engager avec enthousiasme dans la théorisation, seule voie possible pour permettre quelques perspectives explicatives, il lui a fallu éviter les écueils des perspectives holistiques et individualistes, pourtant fort tentantes dans les théories de l'action. Cela a été d'autant plus facile que la géographie ne semblait pas, d'un côté, encline à opter pour des sur-déterminants sociaux des comportements spatiaux tant la différenciation de ces pratiques dans l'espace montre l'éclatement, la fragmentation, la dispersion des rationalités à l'œuvre. Mais de l'autre côté du spectre de « l'offre théorique », les propositions pour doter les individus de toutes les vertus et de toutes les capacités ne pouvaient pas non plus satisfaire les géographes tellement est présente l'idée que les hommes sur terre orchestrent leurs relations en fonction de ce qu'ils ont à disposition, ressources matérielles ou symboliques, c'est-à-dire avec un régime de contraintes. Une fois écartés les risques de position par trop radicale, que reste-t-il de « disponible » et d'évident ? Le « constructivisme interactionniste » serions-nous tentés de répondre après ces débats de Rennes ! Car comment échapper dorénavant à l'évidence du constructivisme et à sa très grande compatibilité avec les ferments particularistes de la géographie, science sociale de l'espace construit par des acteurs en action ? Comment renoncer aux avantages des perspectives interactionnistes pour lesquelles la construction de l'action collective est inhérente à la fois à la structure sociale et à l'intériorisation des rites d'interaction que cette structure offre aux acteurs ? Comment ne pas espérer lire dans les espaces ce que les acteurs construisent comme relations, comme mises en tension et conflits, comme mises à distance et proximités, comme mises en œuvre et résistances ? Précautionneuses du résultat de ces interactions, sur l'espace comme à propos de l'espace, les analyses de la dimension sociale de l'espace ne peuvent que bénéficier de cet attribut supplémentaire qu'est l'acteur. Sachant que les acteurs produisent en continu des interactions qui induisent de manière réflexive à la fois des actes et, par leurs conséquences, les conditions possibles pour de nouveaux actes, les acteurs sont au cœur de la construction de l'espace de l'action donc de la construction de l'espace par l'action.

Nous serions donc effectivement tentés de répondre positivement à la question de notre titre : on peut probablement parler de tournant actoriel car dans cette dialectique féconde entre acteurs et actions, nous pouvons voir, pour paraphraser (et détourner un peu) une des formules célèbres de la géographie sociale, un « renversement de l'ordre des acteurs », par lequel les acteurs seraient mis au premier plan, avec toute la diversité de leurs raisons d'agir et les autres actants relégués en second rang dans l'effort d'explication de ce qui change aujourd'hui dans la société. En redonnant à l'acteur une certaine autonomie vis à vis de cette rationalité englobante censée guider la totalité sociale, l'enjeu est bien toujours de s'efforcer de rendre compréhensible ce qui pourra faire que bougera la société demain.

## A - Légitimité de l'acteur

Après une phase épistémologique où l'individu est conçu par la géographie comme agissant par le contexte naturel, social, économique..., soit de manière déterminante soit de manière conditionnelle, le tournant géographique évoqué par J. Lévy inscrit un tournant méthodologique d'ordre interprétatif qui met au milieu des préoccupations du géographe ce que cet individu pense, en tant qu'il serait acteur *a minima* de la situation dans laquelle il se trouve et qu'il construit seul ou collectivement ou plutôt constamment inter-individuellement.

Si être acteur correspond à cette possibilité que l'individu se donne d'aller au-delà des déterminations, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique notamment par le sens de ses actions, il est intéressant de travailler sur ce sens, d'en appréhender sa légitimité, sa visibilité, sa performativité, sa significativité. Ces actions relèvent des manières d'être et de faire dans, sur et avec l'espace. Elles sont médiatisées par les discours : ceux des mises en scènes comme présentation de soi aux autres par les artifices d'extension du corps, ce « d'où je suis » visibilisé par les habits, par les gestuelles ; ceux également des mises en paroles qu'ils soient de l'ordre du récit (conçu comme fiction du passé) ou du projet (comme fiction du futur). Mais elles sont aussi médiatisées par l'ensemble des pratiques au sens large : celles des mobilités, des proxémies, de la production de bâtiments...

« Tout discours est légitime pour celui qui le tient. Tous les acteurs produisent des discours de qualification (il y a... il faudrait...) ou de justification (moi je suis comme ça parce que...). Chaque discours est une fiction et chaque fiction est légitime : il n'y a que ces fictions qui constituent la réalité de la société et qui permettent de la comprendre » (Lussault M., 2003, 39-42)

Ainsi, si sociologiquement on peut souscrire aux analyses d'A. Touraine (1992) sur les distinctions qu'il opère entre individu, sujet et acteur, comme l'on peut souscrire à toutes les catégorisations psychologiques (et inscrire alors l'idée de personne, de moi, de soi), toutes ces distinctions apparaissent cependant inefficaces au niveau d'une analyse géographique constructiviste. Elles apparaissent surtout discriminantes quant à celles et ceux qui possèdent de prétendues capacités d'actions, de libérations, de volontés... Pour A. Touraine, « l'individu n'est que l'unité particulière où se mêlent la vie et la pensée, l'expérience et la conscience. [...] Le Sujet est la volonté d'un individu d'agir et d'être reconnu comme acteur. [...] L'acteur n'est pas celui qui agit conformément à la place qu'il occupe dans l'organisation sociale, mais celui qui modifie l'environnement matériel et surtout social dans lequel il est placé » (Touraine A., 1992, 242-243).

Pour autant, tous les habitants du monde, du plus pauvre au plus riche, du plus actif au plus passif, du plus simple au plus intelligent (que de catégories...), sont à la fois individu, sujet, acteur selon les modalités temporelles, les contingences de leur existence dans le monde, la nécessité qu'ils ont d'être comme tel, « typique » dans celui-ci, et la responsabilité qu'ils se donnent *toujours* envers eux-mêmes et le monde. Mais plus encore, ils le sont car il est en effet impossible de juger de cette fameuse conformité actante d'une position sociale dont parle Touraine, car toute conformité ou non-conformité à cette position n'est elle-même qu'un artefact de la situation spatiale dans laquelle toute action se déroule au regard de celui qui la voit se dérouler.

De même, la modification qu'une action opère sur son environnement n'est pas forcément lisible dans la même temporalité, elle peut être courte comme elle peut se dérouler à retardement. En cela, la visibilité actoriale serait postposée. L'individu serait resté individu pendant des années avant de devenir acteur 20 ans ou un siècle plus tard sous prétexte que son action, enfin visibilisée, a modifié son environnement matériel et social à partir de cette période là ? En cela le chercheur est bien un inventeur puisqu'en statuant sur la date de l'émergence et la validité de cette émergence comme action

sur l'environnement, c'est lui qui crée l'innovation de cette action non lisible par les individus qui pourtant l'ont fait émerger à un moment donné.

« Dans la structure logique de la géographie, l'introduction de la notion d'acteur correspond à celle d'une entité idéale dont les relations avec d'autres entités, qu'elles soient des objets réels, des entités théoriques (le territoire) ou la relation d'intelligibilité impliquée par les précédentes sont loin d'être clarifiées. [...] Quant à celle d'acteur territorialisé, il s'agit d'une tentative de "coup de force théorique" (Berthelot, 2001, 229) certes utile pour la géographie mais qui comporte, comme tout transfert de mode d'analyse, un risque de "balkanisation des références" (Berthelot, 2001, 230). En effet, le souci d'autonomisation de la discipline qui traverse l'ouvrage concerné conduit à des formulations stérilisantes sur le plan interdisciplinaire... et discutables quant à l'appréciation des apports respectifs des disciplines. Enfin, leur "positionnement sur le fait que tout homme et toute femme peut être acteur est aussi un appel à la mise en place de nouvelles méthodes de prises de décision dans les projets de territoire" (Gumuchian et al, 2003, 170) qui suscite une interrogation sur la question ontologique et sur la place dans l'épistémologie » (Régis Keerle, « De l'usage de la notion d'acteur en géographie (ou comment la géographie sociale, après avoir gagné la guerre - des sciences - peut construire la paix »).

L'ensemble des sciences humaines et sociales et l'ensemble de la politique fonctionnent également sur ce principe, celui du contrôle de ce qui émerge par la mise en règles, en lois, en décrets qui font force de maîtrise de l'action ne se sachant pas encore active ! Le rôle de l'acteur devient alors celui de prendre un rôle de metteur en scène d'un scénario qui s'est écrit sans lui. Sa légitimité provient de sa mise en visibilité catégorielle d'une action en train de se dérouler.

Tout cela montre la difficulté que le chercheur a de rester le plus neutre possible par rapport à un quelconque jugement de valeur sur le bien fondé ou le bien modifié d'une situation. Car comme le rappelle B. Lahire : « L'identité du chercheur continue donc à se cristalliser autour du choix constant et non explicité d'une échelle de contexte déterminée. Tout se passe comme si, habitués à voir le monde à partir d'une distance particulière, les chercheurs ne voulaient pas brouiller, ne serait-ce qu'un temps, leur vue pour s'approcher ou s'éloigner. Et l'on peut être même un peu surpris par le fait que la simple curiosité expérimentale n'ait pas poussé jusque-là davantage de chercheurs à observer ce que deviennent leurs objets, leurs problèmes ou leurs thèmes d'étude, comment ils se transforment ou se déforment sous l'effet de la variation de la focale de l'objectif » (Lahire B., 2001, 370-371).

« L'approche par le jeu des échelles spatiales est une entrée intéressante de la notion d'acteur car elle permet de souligner la complexité des emboîtements des décisions, ainsi que la nécessité de ne sous-estimer aucun de ces niveaux d'action du fait de l'importance de l'impact des uns et des autres. Même la plus petite échelle de décision, c'est-à-dire l'individu, par ses choix, ses actions et ses pratiques quotidiennes, influe sur le cours des choses » (Eugénie Terrier, « Une démarche systémique et multiscalaire pour une meilleure approche du rôle des acteurs : l'exemple de la mobilité des étudiants étrangers »).

Pour nous plutôt, l'acteur serait cet individu dont les chercheurs et politiques peuvent estimer, mais aussi dont l'individu lui-même peut estimer, qu'il concoure pour partie au moins à la construction de sa réalité. Que cette réalité soit attachée ou non au diktat de la violence symbolique (celle de la conformation du sens donné à l'information sémiologique), de la reproduction sociale ou économique, de l'évolution des rapports entre infrastructure et superstructure (celles des mobilités comme des mobilisations)... Dès que l'individu appréhende réflexivement son existence, il s'attache (dans les deux sens du terme) à donner du sens aux choses et aux êtres qui l'entourent et donc à instruire le monde dans lequel il se trouve. Cette conscience d'être à l'espace et aux autres au sein d'une situation construite inscrit des moments d'action de cet individu dans le monde. Ces moments d'action traduisent l'effet des temporalités, c'est-à-dire cette disproportion des durées dans l'action.

Nous pouvons en effet être acteur dans l'instant d'une situation donnée et y développer différentes tactiques spécifiques proportionnées à cette seule situation ; comme nous pouvons être acteur dans la durée, y développer des stratégies qui dépassent la temporalité d'une situation pour en agencer, en articuler les dimensions intentionnelle et destinale (ordre du projet).

Faire de la géographie sociale et étudier les inégalités sociales peuvent mener à s'enfermer sans le vouloir dans des schémas d'hypothèses surestimant le poids des rapports sociaux et de fait sous-estimant la marge d'action, les compétences stratégiques et les capacités d'arbitrage des individus (Eugénie Terrier, « Une démarche systémique et multiscale pour une meilleure approche du rôle des acteurs : l'exemple de la mobilité des étudiants étrangers »).

## B - Visibilité de l'acteur

« L'idée d'un objet social non spatial – comme celle d'un objet spatial uniquement spatial, sans aucune substance – est, plus encore qu'une abstraction, une aporie. Cela devrait d'ailleurs pousser à renoncer à la forme adjectivale : socio-spatial, pléonastique, puisque toute la société est intrinsèquement dans et avec l'espace. Le postulat fondamental du caractère ectoplasmique des choses sociales sans leur dimension spatiale incite à réfléchir au fait que l'espace, et notamment sa part matérielle, constitue un principe de réalité sociétale. Par leurs spatialités, d'une variété infinie, les substances sociales deviennent visibles, leur existence au sein de la société se cristallise. Parler d'espace, c'est évoquer le régime de visibilité des substances sociales » (Lussault, 2003, 997). De même que parler d'espace, c'est évoquer le régime de visibilité des substances temporelles, car l'espace est pratiqué dans et à partir des temporalités particulières qui discrétisent nos champs et nos domaines d'actions.

Cependant, on peut avec Régis Keerle trancher ici le paragraphe, non pas pour interrompre le raisonnement, mais pour attirer l'attention sur l'ambiguïté même du terme « visibilité ». Car, les « substances sociales » ne se réduisent pas au visible et ce qui est visible en elles n'est pas nécessairement l'indicateur le plus fiable de leur réalité et de leur degré de saillance. Même sans entrer dans la discussion relative au statut des représentations en géographie (Keerle R., 2006), l'analyse de la dimension sociale du spatial (Ostrowetsky S., 1983) mérite de conserver une ambition de complexité supérieure à celle d'une simple partition entre visible et non-visible<sup>2</sup>.

Régis Keerle ajoute qu'il faut donc toujours se méfier des statuts que nous donnons à l'espace. En effet, ils peuvent être si nombreux (« concret » ou « abstrait », Racine J.B, Raffestin C., 1983 ; « cadre, support, enjeu », Aldhuy J., Ripoll F., Séchet R., Veschambre V., à paraître ; « espace-territoire », « espace-réseau », Hoyaux A.F. ci-après) que la plus élémentaire prudence devrait inciter à préciser dans quel cadre théorique ce concept est employé avant d'en généraliser l'analyse.

De même qu'il existe une organisation matérielle de l'espace qui tend à poser des visibilités d'ordre temporel soit qu'elle relève d'une sorte de cours des choses (la prétendue banalité du temps

<sup>2</sup> A.F. Hoyaux rappelle cependant que ce régime de visibilité est pour M. Lussault autant induit, construit que déduit par ce qui ne se voit pas que par ce qui se voit. Car c'est bien ce que l'acteur met en scène au devant de lui comme espace de projection – relevant tant de la perception que de la représentation et donc d'une intégration des substances sociales –, dans lequel il se trouve et pense faire avec (ce qu'il nomme une situation), que l'on peut comprendre l'action en train de se dérouler. En ce sens, le visible de chaque situation cache bien évidemment de l'invisible car il présentifie du réel comme de l'idéal.

qui passe et fait son œuvre) soit qu'elle conforme des scansion temporelles par la mise en ordre mémorielle de l'espace. Des marqueurs territoriaux sont alors l'expression d'une nécessité commémorative pour tel ou tel acteur ou groupe d'acteurs. Ces marqueurs sont aussi l'expression visible des actions de l'homme sur l'espace à travers les âges : l'homme ne subit pas son environnement, il l'aménage.

« En s'appuyant sur l'empreinte identitaire de la ville, les acteurs visibles à l'occasion du festival véhiculent leurs propres messages et associent ceux-ci au destin de la ville. Les partenaires commerciaux et institutionnels sont alors identifiables dans l'espace public de la ville comme des acteurs de l'animation et de la vie culturelle de la ville. Ils élargissent ainsi leur reconnaissance sociale et structurent dans les représentations mentales le rôle et la place qu'ils occupent dans la gestion et le rayonnement de la cité » (Caroline Lenoir, « Rio Loco à Toulouse : analyse de la mise en scène de la ville à travers un festival »).

La visibilité semble structurée par cette grande arme dialogique dont nous usons et abusons, celle de la séparation comme fonction d'unicisation (formation d'unité non séparable soit celle de l'individu ou du groupe). Séparation qui se traduit par la différenciation spatiale, la distinction sociale, la discrétisation temporelle et qui permet aux acteurs de se rendre amnésique d'une réalité devenue pour eux in-visible, donc inexistante.

Ces points de vue repositionnent clairement les logiques conceptuelles proposées par les autres sciences humaines et sociales (psychologie et sociologie) et réorganisent les autres conceptions de l'individu en géographie (agent et auteur).

- L'agent est et fait dans le Monde (= la Terre), il subit les conditions de cet espace, il est dans le rapport d'imposition, de causalité unidirectionnelle. Il est placé dans. Il devient un sujet-objet objectivable. La science sociale fabrique des agents lorsqu'elle travaille à partir de questionnaires d'enquêtes en confrontant variables de structures (sexes, âges, CSP) et variables de significations ou de qualités à propos d'un thème cherche à trouver ainsi des structures de comportements types ré-applicables dans toutes situations.

- L'auteur est et fait monde (= bulle existentielle qu'il s'invente constamment) tant sur le plan de sa subjectivité propre que de la construction de l'objectivité qu'il fait de sa réalité. « Il met en acte », il a une intentionnalité, il se constitue par sa réflexivité, sa corporéité, sa chair, il écrit le scénario de son existence. Il est mû par des forces qui relèvent de la *poïesis*, d'une création insondable. Il est un sujet-sujet subjectivé.

- L'acteur est et fait avec le monde, « il agit », il a des intentions, il a des réflexions (stratégiques notamment), il se construit par son activité, sa corporalité, son corps. Il est disposé avec un espace, parmi d'autres acteurs, au sein de temporalités. Il est en interférence cognitive permanente tant dans la construction de l'objectivation et de la subjectivation du monde. En cela, l'acteur quel qu'il soit structure sa réalité à la fois de manière interobjective et intersubjective. Interobjective quand il essaie de donner du sens à la réalité des choses à partir de concepts et de catégories qu'il définit « à distance » par la conformation à un savoir qui se veut et se dit savant ; intersubjective lorsqu'il construit au sein d'un groupe l'attitude normale qu'il doit avoir au niveau des interactions de sens, que cela soit à travers ses façons d'être, de dire et de faire. Ainsi, s'il y a une objectivité et une subjectivité de l'acteur, elles se traduisent à travers la méthode des variations et des compilations des interobjectivités d'une part ; des intersubjectivités d'autre part. Ainsi, la subjectivité de l'acteur ne recouvre pas une subjectivité venant d'une intériorité insondable mais de la combinaison et de l'intégration des diverses intersubjectivités qui traversent l'acteur par sa participation à différents groupes dont il est membre (famille, travail, loisir...). Chaque acteur, par son existence, traverse différents collectifs porteurs de ce que les ethnométhodologues appellent des allants-de-soi (taken-for-granted) et des typifications par lesquels et avec lesquels il s'est bricolé des façons d'être, de faire, de dire et de penser personnelles (Le Breton D., 2004). En quelque sorte, le sens propre que nous

donnerions aux choses (qui traduirait notre subjectivité) viendrait d'une intégration, – donc d'une compilation sélective – d'un ensemble d'attributs de sens commun, d'intersubjectivités provenant des différents collectifs que nous traversons dans nos activités quotidiennes : les différents groupes familiaux, les différents groupes liés à nos activités sportives ou culturelles, les différents groupes liés au travail...

De même, l'objectivité des actions ne vient pas de ce qu'elles porteraient elles-mêmes leur descriptibilité (par essence) mais bien plutôt de l'intégration d'une multitude de points de vue de l'acteur lui-même comme de ceux qui l'entourent qui en construisent la réalité, ou plus judicieusement une réalité située, datée, et socialisée, celle produite par la combinaison des savoirs savants mais aussi produite des savoirs vernaculaires ou ordinaires tous autant pétrifiés qu'ils sont par des typifications, des catégorisations.

« Acteurs, agents... : je préfère considérer que tous les êtres humains (les gens) agissent et que par conséquent c'est un biais idéologique lourd de conséquences de considérer que sont "acteurs" ceux qui ont du pouvoir sur le système étudié (lien entre l'utilisation de l'acteur en SHS et le systémisme...). Il y a des acteurs sans pouvoir. H. Laborit explique depuis longtemps qu'il leur reste la lutte, la fuite ou la déprime. Pour moi sont donc acteurs tous les gens, et il y a des acteurs regroupés ou non, institués ou non, efficaces ou non, empowerés (!) ou non, visibles ou non, déprimés ou non, autochtones ou non... » (Yvon Le Caro, « Acteurs ou individus », texte non-publié sur le site internet).

On rejoint en cela l'hypothèse d'une pluralité de niveaux d'objectivation (Lahire B., 2001) : partant d'une objectivité totale à une subjectivité totale en passant par les médiums interprétatifs et constructivistes (Watzlawick P., [1981] 1988) que seraient l'interobjectivité et l'intersubjectivité. Objectivité et subjectivité totale ne pouvant se concevoir que dans une posture a-situationniste, c'est-à-dire qui ferait fi de l'implantation de tout chercheur dans une situation sociale, spatiale et temporelle donnée, un chercheur-machine ou un chercheur-auteur de sa propre vie, se vivant tous deux d'eux-mêmes, deux entités proches des dieux que notre société a inventé depuis des millénaires, ceux de la naturalité de la nature et de la culture (Larrère C. et Larrère R., 1997)

Penser l'acteur amène donc à réfléchir la réalité géographique à travers les paradigmes interactionnistes dont nous en résumons la portée suite aux discussions de l'atelier.

Régis Keerle remarque avec pertinence qu'une fois les concepts d'acteur, d'agent et d'auteur dissociés, A.F. Hoyaux en vient logiquement à construire son rapport au concept d'acteur par sa mise en liaison avec les « paradigmes interactionnistes ». Il est cependant possible de procéder en sens inverse, soit non seulement ne pas traiter les concepts indépendamment les uns des autres, mais même de partir des théories (ici, celles de l'interactionnisme) pour aboutir à la réduction de l'extension de la définition des concepts qui leur sont associés.

### C - Les paradigmes interactionnistes autour de la question de l'acteur

Cette partie est construite autour des conceptions proposées par le courant de l'interactionnisme symbolique d'H. Blumer (1969) et E. Goffman ([1971] 1973), de l'ethnométhodologie de H. Garfinkel ([1967] 1984), et de la phénoménologie sociale d'A. Schütz ([1940-1954/1971-1975] 1987), P. Berger et T. Luckmann ([1966] 1996), celle des hommes à la fois en action, en situation (qui construisent une réalité à partir d'un contexte territorial - acteur et espace - construit et visible) et en position (qui construisent une réalité typique en fonction du sens commun, de l'attitude naturelle intersubjectivement partagée par les interlocuteurs), c'est-à-dire en relation avec un monde social, spatial et temporel.

L'utilité pour nous, si nous nous plaçons d'un point de vue géographique, est d'étendre cet interactionnisme au champ du spatial, en tant que point de relation avec l'individu qui lui donne sens, mais aussi en tant que ressource de médiation entre les acteurs pour se donner sens dans leur vis-à-vis individuel ou collectif. L'ensemble des mises en scène et en récit construits avec et autour de l'espace ; des pratiques de déplacements dans l'espace (stratégie de rapprochement et d'évitement, routines dans la mobilité et les lieux parcourus..., pour certains choix des moyens de déplacements et des métriques qui en découlent) ; d'artificialisation de l'espace ou plutôt d'artefactualisation en portion de territoires (si l'on regarde l'ensemble des artifices comme des marqueurs symboliques : maisons « traditionnelles » ou d'architectes, jardins japonais ou zen, tombes et stèles des cimetières figurant la montagne ou l'activité supposé représenter l'identité du défunt : cycliste, pêcheur, chasseur, militaire...) en sont des exemples d'exposition pour l'autre<sup>3</sup> (l'*alter ego* - cet autre moi-même, ce membre dont je partage un lien fusse-t-il minimal d'identité - ou l'*alter alter* - cet autre différent mais qui ne m'indiffère pas... le reste des vivants n'existant pas puisqu'ils me sont totalement indifférents).

En effet, sans cette extension à l'espace, l'analyse globale qu'ils effectuent postule encore trop clairement le primat du social à la fois en tant que donnée et en tant que relation.

Anne Winter pose la question du concept de reterritorialisation proposé par G. Deleuze et F. Guattari (1980) qui permettrait de penser l'aménagement provisoire d'un territoire où les acteurs vont venir inscrire du cadre alors qu'il ne s'agissait que d'un espace ouvert. Tout nous amène à penser qu'elles sont là les « machines désirantes », sources de production pour ces auteurs, et qui, connectées à d'autres au dehors, vont produire de nouveaux espaces, ou *topos*, permettre à l'individu d'abandonner un territoire avec ses règles, ses normes, ses lois... ses codes et ses contraintes en d'autres termes, pour en investir un autre, neutre, et pourquoi pas la rue – le territoire étant en quelque sorte le prolongement de celui qui l'occupe. Le parallèle est envisageable avec le groupe adolescent ou en crise qui, quittant le territoire familial au sein duquel il évoluait et par qui il était sans cesse rappelé, va former sa meute au fil des rencontres et créer une alternative au système établi. Si le « socius » marque de son code le sujet, l'inscrit sur un territoire, le sujet donne lui aussi son empreinte au social et ce qui le contient, venant écrire sa subjectivité, ou son désir, dans les productions sociales. En cela, désir et infrastructure sont liés.

Pourquoi ne pas poser l'hypothèse selon laquelle pareille reterritorialisation, dans l'espace urbain, serait symptomatique d'un manque de reconnaissance, d'une absence d'existence là où le sujet ne peut être logé symboliquement, là où pour se rappeler aux yeux de l'autre dans l'intersubjectivité du lien social, il doit mettre en acte, attaquer et détruire ? L'infrastructure, et plus largement, l'espace urbain serait tel que les bonnes intentions sociales de la ville verraient leur effet perverti, enfermant le sujet dans la menace d'une non-réciprocité et par là même, dans un risque de fusion. Face au politique qui gère l'urbain relativement à l'économie de marché, la violence qui se dégage de ces quartiers ne peut plus davantage être assimilée à une problématique de consommation jouissive, mais d'identité. Défier la ville et à travers elle, ceux qui la construisent, la gèrent, et l'aménagent, pour entrer dans l'échange, voilà ce qui pourrait être l'enjeu des manifestations émeutières contre toute tentative disciplinaire à même de dénier l'existence de ces auteurs, habitants et acteurs du social, au sein d'un espace urbain vécu comme stigmatisant. Une évolution qui n'est pas sans nous rappeler celle décrite par M. Foucault (1977) et qui lui a permis de développer la notion de « bio-pouvoir », conséquemment de « bio-politique », mettant l'accent sur des liens forts entre la gouvernementalité et les technologies de sécurité, via une considération de la population elle-même et des modes d'actions instaurés par rapport à la gestion du territoire, et en deçà, des milieux urbains.

*En tant que donnée* parce que ces chercheurs réduisent l'analyse des rapports de l'homme au monde environnant à sa dimension de rapport social et non dans la triple dimension territoriale du

<sup>3</sup> Anne Winter rappelle qu'en psychologie l'Autre est la référence symbolique, la loi paternelle, tandis que l'autre est celui de la relation paritaire, de l'*alter ego*.

rapport social mais aussi des rapports spatiaux et temporels. Car si, pour ces chercheurs, « le monde de la vie quotidienne est structuré à la fois dans l'espace et dans le temps », ils ajoutent que « la structure spatiale est très périphérique » et qu'« il suffit d'indiquer qu'elle possède également une dimension sociale en vertu du fait que ma zone de manipulation interfère avec celle des autres » (Berger P. et Luckmann T., [1966] 1996, 41). Sans doute à raison, le spatial n'aurait donc pas vocation à être une condition d'expression et de structuration autonome dans l'interaction de l'homme à l'espace<sup>4</sup>. Ce ne serait qu'un entremetteur du lien social. Mais on pourrait à l'inverse relever que c'est grâce à ce « avec l'espace » que le lien social peut se construire. Des éléments de l'espace, des pratiques dans l'espace, apportent les référents d'identification et de distinction nécessaires à la construction des liens sociaux. Sans cette matérialité, cette praticité, point d'élément de comparaison, de confrontation, d'interaction.

*En tant que relation*, car la réalité semble n'être construite que socialement (Berger P. et Luckmann T., [1966] 1996, 7) *via* l'intersubjectivité qui fait que le monde de la vie est essentiellement un monde de sens commun. Certes, l'individu entre en relation avec un monde de sens commun, mais il ne peut se réduire à l'analyse des représentations qu'il a d'un seul monde commun. En réalité, l'acteur est le creuset d'une multitude de sens communs, d'intersubjectivités traduites à l'aune des multiples groupes dans lequel il se trouve et c'est en cela qu'il est singulier, qu'il fonde sa subjectivité. Cette subjectivité n'est donc pas seulement l'expression d'une intériorité insondable, pré-consciente, ontologiquement non située. Elle est plutôt l'expression continuellement reconstruite de ces traductions multiples et variées qu'il doit effectuer quand il se confronte à l'altérité. A l'intersubjectivité monolithique des communautés autarciques (avec toutes les limites de cette caricature) vient se substituer l'unicité subjective de multiples intersubjectivités qui s'expriment par la compilation (en interne, dans notre cerveau) de relations externes devenues multiples et multiscalaires (dans la société).

Lors de nos échanges, de nouveaux paradigmes d'appréhension de la réalité géographique sont bien apparus. Ils se réfèrent assez clairement aux paradigmes micro-situationnistes très proches de l'interactionnisme, et portés par un allant de soi constructiviste contemporain éminemment contextuel, c'est-à-dire macro-situé.

Pour en synthétiser les tenants, je me propose de partir du point de vue énoncé par le livre de D. Le Breton (2004, 46-47) et d'en étendre le champ d'analyse à l'espace.

## 1) Premier paradigme : l'interaction

L'individu est un acteur interagissant avec le monde social, spatial et temporel. L'interaction peut se dérouler en face à face singulier (réciprocité), en face d'une pluralité, d'un collectif, de collectif à collectif (mutualité) avec l'altérité spatiale, sociale et temporelle. Elle peut être focalisée (co-présence active) ou non focalisée (co-présence passive).

Ces préoccupations relèvent du processus de typification éclairé par A. Schütz, processus qui projette comme préalable à toute interaction langagière un ensemble de visibilité discursive non langagière : l'habit, la tenue du corps dans l'espace, le regard... que chaque acteur appréhende et qui lui permet de donner cohérence à une impression sur la situation et la position du ou des acteurs face à lui.

« Analyser les usages politiques du surf implique donc de rompre avec les catégories du discours indigène [...] qui visent à classer de manière manichéenne les surfeurs : les “vrais” et les “faux” surfeurs, les “organisés” et les “désorganisés”, les “jeunes” et les “vieux”... Même si les catégories façonnent en partie la réalité, par la définition de politique, elles ne peuvent servir sur un

<sup>4</sup> En effet, Régis Keerle considère le spatial comme « une condition d'expression et de structuration autonome dans l'interaction de l'homme à l'espace » constitue une impasse théorique : comment prétendre analyser la dimension spatiale des sociétés en faisant l'économie de la construction de ses formes ? Le renversement de l'ordre des facteurs prôné par la géographie sociale suppose que la dimension spatiale soit questionnée (et non postulée à partir d'une conception floue de « l'espace ») avant d'être expliquée.

plan purement analytique. La catégorisation ou la définition d'un objet, d'une pratique ou du surf en particulier suppose de fait des limites qui peuvent provoquer une essentialisation ou une chosification de l'objet d'étude. La confrontation au terrain permet d'éviter la formulation de propos performatifs et les dénégations, tels ceux des élus » (Christophe Guibert, « Identifications territoriales et usages politiques : le surf sur la côte aquitaine »).

Selon Christophe Guibert, c'est une nouvelle fois avec la prise en compte de l'espace social local, notamment l'histoire littéraire de la commune et la présence d'une association, que l'on peut comprendre pourquoi la municipalité cherche avant tout une population aisée, cultivée et non une population de surfeurs à qui sont souvent associés nuisances sonores et dégradations diverses. Si l'élégance semble, comme par essence, une propriété d'Hossegor selon le maire, le surf s'impose et la municipalité doit faire avec.

## 2) Second paradigme : la construction

L'acteur n'est pas un agent passif subissant les structures de ce monde social, spatial et temporel, ne fût-ce que parce qu'il construit à minima son univers de sens non à partir d'attributs internes (inconscient) ou d'impositions externes mais à travers une activité délibérée donnant du sens.

La construction s'effectue par divers langages plus ou moins explicites – l'énonciation, la corporalité avec l'espace-territoire (en tant qu'action qui se déroule dans ce qui relèverait du contexte dans lequel notre corps physique se trouve), la corporéité avec l'espace-réseau (en tant qu'action qui se déroule avec ce qui relèverait d'un contexte dans lequel notre corps physique ne se trouve pas), l'acte artistique, le mouvement, ...

Cette construction, qu'elle soit d'ordre conceptuel ou plutôt territorial est une forme de configuration de sens qui tend à permettre pour l'acteur l'interprétation-justification de l'ensemble des phénomènes en tant qu'extériorités ou intériorités, de mettre des mots sur l'ordinaire et l'extraordinaire, de donner un minimum de cohérence aux choses et aux événements même dans la négativité de cette cohérence.

« L'investissement dans le travail de mémoire est en effet tout aussi indissociable du désir de briser une logique d'exclusion. Pourtant, à la différence des employés de la médiathèque, les anciens résidents des cités provisoires étaient habités par ces territoires. Ils les ont pratiqué, vécu, et les entretiens indiquent que la destruction de leur infrastructure n'a pas fait disparaître les territorialités forgées il y a plus de trois décennies : les Gonfrevillais réunis n'ont jamais cessé d'évoquer ces lieux et cette expérience commune. Beaucoup ont dessiné des cartes à main levée qu'ils ont précieusement conservé chez eux. Des cas plus extrêmes ont exprimé et parfois satisfait le désir de vouloir construire un pavillon à l'emplacement exact de leur ancien baraquement. C'est alors que d'autres enjeux de leur participation au projet "mémoire des cités" peuvent être dégagés. L'acte de témoigner n'était pas seulement l'énonciation d'une fierté "d'être des cités", il était aussi un moyen de se libérer d'une dépendance durable vis-à-vis des camps provisoires. Il autorisait un deuil qui n'avait jamais été accompli » (Yann Leborgne, « Des chercheurs face à la production d'une mémoire urbaine : les cités provisoires de Gonfreville l'Orcher »).

## 3) Troisième paradigme : l'interprétation

L'acteur n'est pas un agent interchangeable, au sens des conceptions structuralistes ou fonctionnalistes, car il valorise les ressources de sens dont il dispose notamment grâce à sa capacité d'interprétation qui lui permet de jouer avec les normes et les règles (même si elles restent des fils directeurs, elles ne sont plus des conditionnements rigides).

L'interprétation permet d'éclairer, sous couvert de l'intelligibilité des conditions dans lequel l'individu se trouve, les façons de faire et d'être des individus ; elle permet alors d'agencer des typologies d'acteurs et d'actions.

Cet éclairage permet de cerner au mieux les actions territoriales de l'acteur qui seraient ni tout à fait déterminées (conception de l'agent) ni tout à fait libres (conception de l'auteur), mais plutôt le point d'inflexion de différents niveaux d'activités passives et actives, ou en tout cas vécues ou mieux exprimées, décrites, justifiées comme telles par l'acteur lui-même (ordre de la réflexivité et de l'accountability des ethnométhodologues) ou par celles et ceux qui lui font face.

« L'étude, tout d'abord, du processus cognitif et émotionnel chez un individu nous paraît fondamentale pour traiter d'aspects intimes liés au ressenti des personnes et suivre au plus près leur travail interprétatif. Il s'agira, ensuite, d'analyser les éventuelles transformations de leur argumentaire et de construction de leur positionnement lors de leur démarche "militante" : de leur tactique d'action, des "investissements de forme" qu'elles entreprendront pour se faire entendre, pour arriver à avoir un impact (ou non...) sur la scène publique. En effet, la démarche revendicative porte des exigences de justification sur la scène publique (défense du bien commun, arguments démontrant l'importance de ces valeurs...), mais également des exigences d'efficacité (domaine tactique de l'acteur). Nous tenterons donc de saisir les différentes dimensions d'un discours, à la fois action dans un jeu social (pour convaincre, pour émouvoir, pour mobiliser...), description du réel, et expression de l'auteur (comment il vit sa réalité) » (Claire Bouteloup, « Mobilisations revendicatives en vue d'une reconnaissance des dommages écologiques des marées noires »).

#### 4) Quatrième paradigme : la compréhension

L'acteur n'est plus une marionnette d'un système social, spatial et temporel dont il ne possède nulle conscience, il est doté d'une capacité réflexive, qualificatrice, justificatrice ; il peut décrire et analyser ses actions.

Le paradigme de la compréhension permet d'éviter la chosification des explications scientifiques données à des discours tenus par les individus et permet d'aller au-delà des typologies qui ont une fonction taxonomique pour retrouver la complexité sémantique inhérente à chaque habitant.

La compréhension relève de l'idée que l'interprétation des discours d'un acteur qui serait fournie dans un cadre herméneutique non significatif par cet acteur lui-même n'a pas de sens. La métaphore de l'acteur-artiste appliquée au chercheur relève de l'idée qu'il serait capable de traduire mieux que l'acteur habitant lui-même ses maux en mots, qu'il pourrait en cela éclairer le scénario de la vie de cet acteur habitant, de visibiliser (en gardant l'idée métaphorique) l'écriture en train de se faire par les actes inconscients de ce dernier.

« Nous proposons de prendre en considération la multidimensionnalité des phénomènes grâce à une réflexion centrée sur l'articulation et le lien. Et c'est ce "principe dialogique" qui nous importe ici dans la mesure où il nous offre la possibilité d'associer des notions contradictoires afin de concevoir un même fait social complexe. C'est donc au travers du sens donner par nos enquêtés à leurs expériences, que nous allons réfléchir sur ces principes apparemment antagonistes, mais désormais fondateurs de cette nouvelle forme de migration trans-européenne, à savoir : "la frontière qui relie", "la citoyenneté supra-nationale", les "territoires de la mobilité"... Car c'est, à nos yeux, grâce à une démarche compréhensive de l'action de ces individus, qu'il va nous sembler possible de dépasser ces apparentes contradictions, grâce à la mise en perspective des intentions et des perceptions de chacun, afin de donner une signification à ces cohabitations apparemment paradoxales » (Françoise Philip, « La mobilité intra-européenne comme vecteur structurant à une appartenance supra-nationale : la "multi-territorialisation complexe" des jeunes français expatriés »).

Cela amène à réfléchir aux dangers de la conformation de l'individu à l'interprétation de ses manières d'être, de faire et de dire par l'acteur-chercheur. Celles-ci amènent inmanquablement, et c'est en cela le fondement même de l'interaction, à déformer les parties en présence. Encore faut-il que le chercheur se déforme autant que l'habitant. Et qu'au-delà, le chercheur n'invente pas une interprétation sur ce dernier à partir d'auto-références sans sujet (Barel Y., 1984, 216-222) qui n'ont pour vocation que de justifier la pensée du chercheur avant même qu'il n'ait mis en place sa recherche ou mieux son terrain. L'obligation faite aux chercheurs de produire plus des projets scientifiques en moins de temps pour les réaliser concoure malheureusement à ce principe.

En fait, le chercheur doit se positionner comme médiateur de ces 4 paradigmes : interaction, construction, interprétation, compréhension, il essaie de voir les logiques des acteurs en mouvement (pas celle uniquement de la mobilité, mais aussi celles des idées, des matérialités... : celui du monde *mundus* qui est étymologiquement le mouvement), il est médiateur car il construit à la fois sa propre démarche à partir de ces 4 paradigmes et il analyse les acteurs selon ces 4 démarches.

#### D - Les niveaux d'objectivation des réalités géographiques construites par l'acteur

Le scientifique a le devoir de mettre en place, en perspective et en visibilité sa démarche méthodologique car c'est elle qui annonce le niveau d'objectivation qu'il choisit et sa place épistémique au sein de sa discipline mais aussi au sein de la communauté d'expression des acteurs : habitants, politiques, scientifiques... Quelle position a-t-on quand on parle et quel poids cette parole prend au regard de ceux qui l'écoutent ? En fin de compte, ont-ils les armes pour réaliser la critique de ce qui est énoncé, de ce qui est dénoncé ?

« Certaines figures politiques et sociales sont marquées par cette définition de l'acteur de théâtre. On parle d'acteurs politiques, d'acteurs culturels, d'acteurs économiques ou sociaux. Afin de distinguer les intentions et les domaines où les acteurs vont exercer leurs actions, on adjoint un qualificatif au terme acteur. Ces qualificatifs déterminent le rôle que joue l'acteur. Il est assez difficile pour un acteur identifié dans un domaine d'action d'avoir une crédibilité dans un autre domaine. Le capital image d'un personnage public peut lui permettre le glissement d'un rôle vers un autre. [...] Pour affirmer un nouveau rôle, l'acteur médiatisé dans une nouvelle image doit être en capacité de jouer et d'acter ce nouveau personnage » (Caroline Lenoir, « Rio Loco : analyse de la mise en scène de la ville à travers un festival »).

Et puisque l'interaction du chercheur ne se fait pas seulement avec son objet de recherche mais aussi avec le contexte socio-spatial dans et avec lequel il travaille, qui informe et conforme ses manières d'être, de faire et de penser, il doit éclairer à la fois ces attendus idéologiques qui délimitent ses hypothèses de recherche, ses postulats potentiels d'explication, ses finalités théoriques et conceptuelles, mais aussi l'ensemble de sa démarche qui tend à valider de la donnée et *sui generis* sa portée interprétative. En cela, il nous faut repousser les croyances du réalisme naïf : « croyance d'une part dans les pouvoirs de la méthode scientifique à dire la vérité telle qu'elle est ; croyance d'autre part dans l'idée que les objets tels qu'ils nous apparaissent sont des donnés qui existent dans l'absolu » (Debarbieux B., 2004, 12).

« Nous privilégions une posture "naïve", c'est-à-dire une approche confiante dans ce que l'acteur dit ressentir. Ceci permettra d'une part d'éviter le soupçon de l'interlocuteur et d'entrer dans un rapport de méfiance qui nous empêcherait de saisir la réalité du vécu des personnes ; d'autre part d'éviter les procès d'intention presque inévitables quand on cherche à percer les pensées "réelles" des personnes » (Claire Bouteloup, « Mobilisations revendicatives en vue d'une reconnaissance des dommages écologiques des marées noires. Du ressenti intime à la justification publique »).

En effet, loin de croire que le chercheur puisse s'extirper de sa glaise d'affectivité, de points de vue, d'idées pré-conçues, et de pouvoir ainsi être ce marbre de neutralité objective, il est bien plus utile qu'il éclaire justement l'ensemble de ces attendus prétendument externes à ces dispositions d'interprétation des faits. En cela, le chercheur construit alors ce que Weber nomme sa « neutralité axiologique », concept majeur des sciences, et notamment des sciences actoriales (Weber M., 1922 [1992], 365-433).

« Placée face à sa participation dans la construction d'une mémoire urbaine, l'équipe universitaire avait donc conscience que son action s'inscrivait dans un faisceau complexe d'intérêts. Parallèlement au travail de recherche proprement dit, fut alors très tôt décidé d'engager une seconde étude destinée à mettre en lumière le champ de forces qui présidait la réalisation de la "Mémoire des cités". Il s'agissait pour les chercheurs d'acquérir une connaissance claire de leur position et de leur rôle au sein de ce projet » (Yann Leborgne, « Des chercheurs face à la production d'une mémoire urbaine : les cités provisoires de Gonfreville l'Orcher »).

L'acteur-chercheur doit ainsi visibiliser ses postulats, ses *a priori*, en quelque sorte son cercle herméneutique qui lui permet autant d'interpréter que de juger. Il se doit d'éclairer en fait la construction idéologique qu'il se fait du monde et qu'il produit au sein de ce monde. Son *application* à travailler sur l'espace n'est en effet qu'une *implication* à traiter avec l'espace et les acteurs qui s'y trouvent ou s'en préoccupent, une implication au sens d'être dans les *plis* du monde (Serres, 1994). Il n'est donc pas inexistant à cet espace qu'il a pris pour sujet de recherche.

Solène Gaudin rappelle que déjà en 1980 J. Beaujeu-Garnier lors du symposium de géographie appliquée de Yokohama, soulignait que l'élaboration d'une politique globale requiert l'aide du géographe à quatre niveaux : informer, analyser, critiquer et proposer. Si les deux premiers niveaux semblaient, à l'époque, facilement réalisables objectivement, il n'en allait pas de même pour les deux autres. Quel que soit son souci d'objectivité, le géographe ne saurait être impartial. Il va se déterminer selon les objectifs, l'affectif et le contexte sociétal. Inversement, la formation du géographe sera précieuse pour l'homme politique ; elle lui permettra une meilleure compréhension ainsi qu'une discussion plus aisée avec les techniciens sur des problèmes d'ordre géographique. Dans ces conditions, l'idéologie participe à la construction de la pensée géographique tout comme la géographie concourt à alimenter l'implication politique et la mise en œuvre de ses apports.

Solène Gaudin appuie l'idée du géographe comme acteur : « M. Philipponneau souligne l'ambivalence et le lien étroit existant entre géographie et politique. [...] Il apparaît que le géographe est autant géographe que citoyen et ne peut s'extraire de la société dans laquelle il vit (et qu'il étudie). Modelé par son environnement et lui-même modélisateur des organisations spatiales, il étudie un espace où le facteur politique est [...] primordial dans la mesure où les différents choix, au sens des *pattern variables* de T. Parsons, modifient l'espace en privilégiant certains facteurs » (Solène Gaudin, « De l'action du géographe au géographe acteur. Réflexions autour du parcours d'un géographe pragmatique : Michel Philipponneau »).

Dès lors, ce niveau d'objectivation n'est plus indépendant des degrés de compréhension et d'interprétation qu'il délimite. De quoi parle-t-on mais surtout d'où, pour quoi et pour qui parle-t-on ? En cela, « le monde n'existe qu'à travers les interprétations que les hommes en font, il n'est pas donné en soi. Le pragmatisme est une méthode d'accès à une conscience opérante du monde chez les individus. La théorie est un mode d'orientation pour l'action, elle soulève la question de ses mobiles, de ses mises en œuvre, de son contenu, de son éthique. Toute connaissance est relative à soi, empirique, mais elle se concilie avec le comportement des autres. La seule objectivité pensable traduit simplement la convergence provisoire des points de vue » (Le Breton D., 2004, 11).

Si c'est le cheminement méthodologique qui détermine peu ou prou la façon d'interpréter les acteurs et leurs actions, il est nécessaire pour le chercheur de préparer puis d'éclairer les techniques et les méthodes utilisées pour aller chercher de la donnée brute (discours, images), construire de l'information (typologie, tableau, catégorie), proposer une interprétation.

« L'objectif de ma proposition est de discuter de la pertinence des typologies et des catégorisations d'acteurs en géographie sociale. Face à la diversité des acteurs et au foisonnement de leurs stratégies et de leurs tactiques, les regroupements typologiques peuvent être perçus comme une tentative de simplification à outrance d'une réalité toujours mouvante. Les critères de discrimination utilisés sont parfois peu précis, mal vérifiés par les enquêtes de terrain et tendent à enfermer dans des "boîtes rigides" des individus dotés d'une liberté et d'une capacité de changement et d'adaptation parfois surprenante » (Sylvain Guyot, « Discuter de la pertinence des typologies et des catégorisations d'acteurs en géographie sociale »).

Les problèmes méthodologiques d'appréhension des niveaux de significations de l'acteur relèvent alors de la difficulté de choisir et d'aller sur le terrain car c'est à chaque fois prendre un risque par rapport à la complexité de cet homme pluriel vivant dans un monde hybride :

- comment aller chercher la donnée ?,
- comment visibiliser les conditions du terrain choisi ?,
- comment réussir à se légitimer par rapport aux acteurs qui vont nous offrir de la donnée (technique de l'évitement du discours par la substitution de la matérialité : image, artefact) ?,
- comment capter la donnée la plus pertinente ?,
- comment réussir à les interpréter sans mettre à mal la pensée de ceux qui nous ont proposé cette donnée ?,
- comment réussir à proposer que cette donnée puisse être pensée par l'acteur ?,

« Pour réaliser des schémas qui reflèteraient la situation telle que présentée sur la scène publique, et de manière relativement exhaustive, nous nous sommes attachés à recenser les articles de presse de certains journaux, à même de retranscrire des propos d'émeutiers, de riverains, de journalistes, de politiques et de forces de l'ordre. [...] Le matériel recueilli pour cette recherche étant purement empirique, notre démarche présente des limites certaines. Outre la dissymétrie qui vient marquer un certain décalage entre la formalisation et les éléments la constituant, ce travail ne peut se prévaloir d'un caractère exhaustif, sachant qu'il était important pour nous de veiller ici à ce qu'il ne soit aucunement question d'un forçage des observations pouvant être réalisées à ce propos. Par ailleurs, demeurent le biais directement issu du choix des journaux qui seraient à même de nous apporter ce corpus "clinique", et directement impliqué dans l'élaboration des schématisations en question, ce qu'elles nous donnent à voir. Un contexte qui n'est pas sans conséquences sur ce que l'on nomme classiquement validité et fidélité » (Anne Winter, « Les Émeutes dans la ville. Topologies de dynamiques subjectives »).

Ces questionnements sont essentiels car ils délimitent à la fois l'étendue de validité (ordre quantitatif) et de pertinence (ordre qualitatif) de toute réalité construite par l'acteur-chercheur. Sachant que ce dernier possède une position d'autorité et donc un pouvoir d'authentification d'une prétendue vérité et au-delà d'un pouvoir de légitimation voire de « naturalisation » de cette réalité ainsi visibilisée socialement, l'ensemble de la démarche doit être le mieux éclairé possible.

Et le danger serait : il existe des plans de clivage "naturalisés", les femmes pensent forcément différemment des hommes, les riches différemment des pauvres... Ce qui conduit en introduisant systématiquement ces plans de clivages, dans les analyses, à renforcer leur naturalisation (de

l'habitude à l'évidence il n'y a qu'un pas...) (Yvon Le Caro, « Acteurs ou individus ? » texte non-publié sur le site internet).

Cela rejoint donc pleinement la problématique des deux autres ateliers celui du terrain et celui de l'éthique.

Régis Keerle précise qu'en mettant l'accent sur la pertinence de la démarche méthodologique et la portée éthique du chercheur face à son objet-sujet de recherche telles qu'elles ont été évoquées dans l'atelier, André-Frédéric Hoyaux restreint logiquement et de manière légitime dans son texte sa réponse à la question de la pertinence du concept « Acteur » en géographie. Néanmoins, il nous livre quelques pistes sur sa conception de l'acteur (individu capable de « construire sa propre réalité géographique notamment par le sens de ses actions ») et sur sa manière d'apprécier la pertinence de cette conception (« il est intéressant de travailler sur ce sens, d'en appréhender sa légitimité, sa visibilité, sa performativité, sa significativité »). Vue de notre posture structuriste, celle qui ne conçoit pas l'action indépendamment de l'ordre social (Vandenberghe, 1997, 262), c'est l'extension de cette légitimité qui convainc le moins. Si des individus peuvent toujours construire leur réalité géographique, la réalité géographique en un temps T est d'abord le produit des structures sociales qui préexistent toujours aux individus (Vandenberghe, 1998, 338), lesquels peuvent ensuite les reproduire et les transformer, en particulier selon leurs capacités performatives. Ce qui pose également la question des acteurs collectifs, au-delà de la dimension individuelle.

Pour André-Frédéric Hoyaux cependant, il faut comprendre que dans la réalité de l'activité de recherche, ces structures ne préexistent pas, elles sont utilisées comme référence dans l'action, ou plutôt elles sont éclairées au moment même de leur utilisation comme référant dans l'action, que ce soit par l'acteur interrogé ou par le chercheur lui-même d'ailleurs, en un mot comme ce à quoi je me rapporte pour me construire dans la relation à l'autre et au monde dans le déjà dépassé de mon acte de parole. Il n'y a pas d'instant T, donc ni territoire ni territorialité, il n'y a que des construits en cours, des territorialisations au gré de nos interactions avec le monde (s.l.) c'est-à-dire avec tout ce qui en fonde à tout instant une configuration qui apparaît comme la réalité (ce que je vois mais aussi ce qui serait la cause efficiente selon moi de ce que je vois, c'est-à-dire pour les uns les structures sociales, pour les autres la lutte des classes, pour les troisièmes la mondialisation...) dans laquelle nous vivons, entreprenons, inter-activons. C'est peut-être en ce sens que nous sommes des interacteurs ! Ou plus précisément, nous sommes acteurs parce que nous sommes toujours *a minima* dans l'interaction et maîtres de celle-ci.

## Conclusion

### **1) Des perspectives différentes**

Les points de départ de R. Lajarge et A.F. Hoyaux sont différents : une lecture rapide des deux textes pourraient faire croire à des divergences (réactivées au sein même des compte-rendu à l'occasion d'encarts). Ainsi, tandis que R. Lajarge rappelle le rôle et l'importance des déterminations et contraintes avec lesquelles les acteurs jouent, c'est-à-dire avec lesquelles il faut négocier, réguler, administrer ou qu'ils faut dépasser, contourner ou refuser et donc par lesquelles les interactions deviennent nécessaires et pertinentes, A.F. Hoyaux évoque la nécessité de penser l'individu non comme un être totalement libre mais *a minima* capable de se construire de manière réelle ou fictionnelle à partir de déterminants qu'il construit et se construit lui-même dans l'interaction avec les autres et le monde.

De même, le primat du propos de R. Lajarge est centré sur l'action dans ses processus et jeux d'acteurs, dans une perspective interactionniste, tandis que A.F. Hoyaux place au départ de son compte-rendu la construction endogène d'un monde doté d'un sens pour l'individu, dans une perspective phénoménologique. Ces différences de perspectives s'expliquent également par la mise en avant préférentielle de deux dimensions de l'action : sa dimension poïétique (R. Lajarge) et sa dimension herméneutique (A.F. Hoyaux), lesquelles ne s'excluent pas mutuellement. Toutefois au-delà de cette lecture rapide, des points de convergence clairs apparaissent, qui fondent une démarche partagée par les participants aux ateliers, telle qu'elle a émergé des débats, sans réduire les différentes sensibilités à un consensus fourre-tout.

## **2) Tout individu est acteur**

L'appel à participer posait la question de l'extension du terme « acteur ». Qui est acteur ? Tous les individus, au même titre, il n'y a pas de différence qualitative. Il s'agit là d'une posture commune aux deux textes, qui reflète bien les convictions affirmées durant les débats : il ne faut pas distinguer entre acteur et non acteur : tous sont acteurs, en tant qu'ils construisent un monde, et qu'il n'y a pas de seuil à partir duquel des actions feraient ou non accéder un individu au rang d'acteur.

## **3) Des paradigmes privilégiés pour cette appréhension et compréhension de l'acteur**

Toutefois cette subjectivité n'est pas un point d'arrivée : l'action est construite, et se déployant elle mobilise des ressources, s'agglutine à d'autres actions, prend un sens collectif, est interprété par d'autres, bref elle prend place dans un monde intersubjectif, d'où la mise en avant du constructivisme interactionniste, et la prise en compte des paradigmes de la construction, de l'interaction, de l'interprétation et de la compréhension.

## **4) Le refus des catégories *a priori***

Les deux comptes-rendus mettent également en avant cette même méthodologie basée sur la mise en suspens des catégories toutes faites, des prescriptions extérieures qui assignent l'individu à une position pré-définie. L'acteur peut jouer différents rôles (acteur multi-casquette), selon les situations, et il a lui-même une réflexivité qualifiante sur son action.

## **5) La question des déterminations**

Toutefois ce retour à l'individu n'est pas une évacuation des déterminations. Celles-ci sont déjà intégrées dans son schéma d'action. Ce qui peut s'interpréter comme un retour à l'individu n'est qu'une mise en suspens momentanée d'un monde interobjectif qui se retrouve à la fois intériorisé chez l'individu (construction d'un monde) et visé dans ses actions. L'acquis majeur, visible dans les deux comptes rendus, est donc cette position de principe de l'égalité de tout individu à la condition d'acteur, érigé en axiome, qui fonde à la fois la nécessaire prise en compte des sens donnés à l'action, et la capacité de tous à agir sans préjuger de leur niveau hiérarchique.

Cette pétition de principe, nécessaire, risque d'être un frein à la recherche en ne s'en tenant que là. Aussi la distinction faite entre une capacité potentielle à agir et une activation de cette capacité (compte rendu de R. Lajarge, page 8) permet d'éviter cette aporie, en considérant – au-delà de la compétence de tout individu à construire un monde, à adopter une posture réflexive et à se poser en acteur et maître de son action – les conditions de cette activation de sa capacité à agir, qu'elles lui soient extérieures ou constitutives de son rapport au monde.

## Bibliographie

*Les textes des participants à l'atelier Acteurs sont disponibles sur le site internet <http://eegeosociale.free.fr>*

- ALDHUY J., RIPOLL F., SECHET R., VESCHAMBRE V. - à paraître - « Demain la géographie sociale. Vers une théorie critique et une approche dimensionnelle de l'espace, au sein des sciences sociales », in *Demain la géographie*, Géopoint 2006, Avignon, 2006.

- BAREL Y. - 1984- *La société du vide*, Paris, Éditions du Seuil.

- BERGER P. et LUCKMANN T. - [1966] 1996 - *La construction sociale de la réalité*, Paris, Masson/Armand Colin.

- BERTHELOT J.-M., - 2001 – « Les sciences du social », in Berthelot J.-M. (Dir.) *Épistémologie des sciences sociales*, 203-265

- BLUMER H. - 1969 - *Symbolic interactionism : Perspective and method*, Princeton, New York, Englewood Cliffs, Prentice Hall.

- CEFAÏ D. (dir.) - 2003 - *L'enquête de terrain*, Paris, Éditions la Découverte – MAUSS, coll. « Recherches ».

- DEBARBIEUX B. - 2004 - « Présentation générale. De l'objet spatial à l'effet géographique », in Debarbieux et Fourny (dir.), *L'effet géographique. Construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Grenoble, CNRS – Maison des Sciences de l'Homme-Alpes, 11-33.

- DELEUZE G. ET GUETTARI F. - 1980 - *Capitalisme et Schizophrénie, tome 2, mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.

- DE FORNEL M. OGIEN A. et QUERE L. (dir.) - 2001 - *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, Éditions La Découverte – Syros, coll. « Recherches ».

- FOUCAULT M. - [1977] 2004 - *Sécurité, territoire, population : cours au Collège de France*, Paris, Éditions du Seuil

- GARFINKEL H. - [1967] 1984 - *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.

- GOFFMAN E. - ([1971] 1973) - *La mise en scène de la vie quotidienne tome 2 : Les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

- GUIBERT C., - 2006 - *L'univers du surf et stratégies politiques en Aquitaine*, Paris, Éditions L'Harmattan, 321 p.

- GUMUCHIAN H., GRASSET E., LAJARGE R., ROUX E. - 2003 - *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Coll. Géographie, Anthropos, Paris, Éditions Economica, 186 p.

- KEERLE R. - 2006 - « Représentations sociales, idéologie et géographie sociale. Pour une redéfinition des règles du jeu du discours géographique », in ESO Travaux et documents n° 25, 19-27.

- LAHIRE B. - 2001 - *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachettes Littératures - Éditions Armand Colin/Nathan, coll. « Pluriel Sociologie ».
- LAHIRE B. - [2004] 2006 - *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Poche Sciences humaines et sociales » n° 230.
- LARRERE C. et LARRERE R. - 1997 - *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Éditions Aubier, coll. « Alto ».
- LEVY J., - 1999 - *Mondialisation, les mots et les choses*, Éditions Khartala
- LE BRETON D. - 2004 - *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Série Manuels ».
- LUSSAULT M. - 2003 - « Acteur », in Lévy et Lussault, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris, Éditions Belin.
- NOSEDA V., RACINE J.B. - 2001 – « Acteurs et agents, points de vue géographiques au sein des sciences sociales », in Revue européenne des sciences sociales n° 121, 65-79
- OSTROWETSKY Sylvia - 1983 - *L'imaginaire bâtisseur : les villes nouvelles françaises*, Paris, Librairie des méridiens.
- RACINE J.B. RAFFESTIN Claude - 1983 - « L'espace et la société dans la géographie sociale francophone : pour une approche critique du quotidien », in Paelinck Jean, Sallez Alain (dir.) *Espace et localisation La redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*, Paris, Anthropos, 304-330.
- SCHÜTZ A. - ([1940-1954/1971-1975] 1987) - *Le chercheur et le quotidien : Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens - Klincksieck et Cie, coll. « Sociétés ».
- SERRES M. - 1994 - *Atlas*, Éditions Julliard, Paris
- TOURAINE A., - 1992 - *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Éditions Fayard.
- VANDENBERGHE F. - 1997 - *Une histoire critique de la sociologie allemande Aliénation et réification (Tome I) : Marx, Simmel, Weber, Lukacs*, Paris, Éditions La Découverte et Syros.
- VANDENBERGHE F. - 1998 - *Une histoire critique de la sociologie allemande Aliénation et réification (Tome II) : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, Éditions La Découverte et Syros.
- WATZLAWICK P., - [1981] 1988 - *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil.
- WEBER M., - [1922] 1992 - *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Éditions Plon-Pocket, coll. « Agora » n°116.
- VESCHAMBRE V. (Coord.) - à paraître - *Vous avez dit dimension spatiale ? Quels usages, quelles significations, quelles incidences sur vos manières de penser et faire la recherche ?*, Séminaire, ESO Travaux et documents.

## ANNEXE : LES TEXTES DES PARTICIPANTS

Winter Anne.

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/WinterActeurs.pdf>

Terrier Eugénie. Une démarche systémique et multiscale pour une meilleure approche du rôle des acteurs : l'exemple de la mobilité des étudiants étrangers

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/TerrierActeurs.pdf>

Philip Françoise. La mobilité intra-européenne comme vecteur structurant à une appartenance supra-nationale : la « multi-territorialisation complexe » des jeunes français expatriés

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/PhilipActeurs.pdf>

Lenoir Caroline. Rio Loco à Toulouse : analyse de la mise en scène de la ville à travers un festival

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/LenoirActeurs.pdf>

Leborgne Yann. Des chercheurs face à la production d'une mémoire urbaine : les cités provisoires de Gonfreville l'Orcher

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/LeborgneActeurs.pdf>

Koumba Jean-Pamphile, Le jeu des acteurs dans la rémanence de la crise de la ville pétrolière de Gamba (Gabon)

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/KoumbaActeurs.pdf>

Keerle Régis. De l'usage de la notion d'acteur en géographie (ou comment la géographie sociale, après avoir gagné la guerre -des sciences-, peut construire la paix)

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/KeerleActeurs.pdf>

Guibert Christophe. Identifications territoriales et usages politiques : le surf sur la côte Aquitaine

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/GuibertActeurs.pdf>

Gaudin Solène. De l'action du géographe au géographe acteur, réflexions autour du parcours d'un géographe pragmatique : Michel Phlipponneau

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/GaudinActeurs.pdf>

Bouteloup Claire. Mobilisations revendicatives en vue d'une reconnaissance des dommages écologiques des marées noires. Du ressenti intime à la justification publique

<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/WinterActeurs.pdf>